



Regards indiscrets
sur l'univers pavillonnaire

Regards indiscrets sur l'univers pavillonnaire : territoires, méthodes et interrogations	
Fabrice Escaffre	3
Le design ou l'individu comme mesure des pratiques sociales	
Manuel Valentin	12
Lire l'univers pavillonnaire	
Marie-Christine Jaillet	14
 Plans de masse / Localisation	 20
Données / Réseaux de communication	22
 Aucamville	 26
Balma	34
Auzeville-Tolosane	44
Toulouse, Rangueil	54
Toulouse, Les Pradettes	62
Portet-Sur-Garonne	70
Cugnaux	80
Colomiers	88

Responsable projet de recherche
Marie-Christine Jaillet &
Nathalie Bruyère

Regards indiscrets sur l'univers pavillonnaire : territoires, méthodes et interrogations

L'aire urbaine de Toulouse est parmi les plus étendues de France. Le processus d'étalement urbain y est ancien, diversifié et se compose largement, mais pas uniquement, de l'agrégation de lotissements pavillonnaires. Ceux-ci y côtoient, en un zonage plus ou moins bien ordonné, des activités économiques consommatrices d'espace, des lieux « naturels » préservés pour leurs qualités paysagères ou pour servir d'espaces de loisirs, des activités agricoles et de nombreuses infrastructures nécessaires aux mobilités (en particulier automobiles) induites par ces différentes zones.

Ce déploiement urbain ne prend pas les mêmes formes selon qu'il se produit dans une plaine aux paysages peu valorisés ou sur des coteaux aux terrains recherchés pour les vues qu'ils offrent. Il se différencie aussi suivant qu'il concerne plutôt les espaces de travail et d'habitation de populations modestes ou ceux occupés par des catégories plus favorisées. D'un point de vue paysager comme d'un point de vue social, les territoires périurbains auxquels renvoie l'univers pavillonnaire ne sont donc pas homogènes.

L'agglomération toulousaine constitue donc un laboratoire pour étudier ces différentes expressions de la périurbanisation. C'est ce qu'ont fait des étudiants du Master 2 Pro « Villes, Habitat, Politiques d'aménagement » de l'Université Toulouse-Le Mirail et de l'option Design de l'École des beaux-arts de Toulouse.

En analysant en particulier les usages des jardins par les habitants, ils proposent des clés de compréhension de l'univers pavillonnaire. Ils tirent leurs interprétations du partage de méthodes de travail ayant pour point commun la volonté d'aller sur place pour travailler in situ avec les habitants. Longtemps et encore largement décriés, les territoires périurbains sont affublés de nombreux maux. On leur reproche leur piètre qualité urbanistique. Ils miteraient les paysages. Ils induiraient des mobilités polluantes, congestionnantes

et déshumanisantes. Les usages de leurs habitants, moins emprunts d'urbanité, seraient un des symptômes et pour certains même une cause des maux dont souffre la société. Et pourtant, l'accès à la maison individuelle demeure encore, non seulement une des conditions de la réassurance sociale, mais aussi un rêve et, pour certains, l'aboutissement d'un parcours résidentiel et social ascendant. En faisant un pas de côté par rapport à ces débats, les étudiants ont tenté, en se mélangeant, de regarder le périurbain sans le juger a priori. Si leurs regards ont été indiscrets, c'est qu'ils ont essayé de comprendre pourquoi et comment se passait l'investissement par les habitants des « chez-soi » périurbains qu'ils ont photographiés, dont ils ont recueilli les descriptions et qu'ils ont cherché à interroger à partir de propositions d'objets. Partageant quelques références communes et notamment Certeau (1990), ils ont mis en œuvre des méthodes d'enquête dans des territoires qu'il nous semble nécessaire de présenter dans leur ensemble avant que le lecteur ne prenne connaissance de chacun de leurs travaux et des analyses qu'ils ont suscitées.

La croissance toulousaine de ces trente dernières années se caractérise par une urbanisation peu dense, symbolisée par la maison individuelle et le lotissement. Ce développement est particulier à Toulouse car, compte tenu de la surface très étendue de la commune de Toulouse, il a trouvé à s'exprimer d'abord aux marges de celles-ci avant de toucher les communes qui en constituent aujourd'hui la première couronne.

L'un des moteurs de cette croissance réside dans la nécessité de trouver à se loger dans une agglomération parmi les plus chères de France dès lors que l'on est un ménage avec un ou plusieurs enfants et sans trop de moyens. Mais ce développement de la croissance périurbaine est aussi largement appuyé sur la recherche d'une « qualité de vie »

figurée par la maison individuelle sise dans des espaces « naturels » préservés de la ville. Ce modèle est encore aujourd'hui dominant : devenir propriétaire, « au calme », « proche de la nature » et donc maîtriser son « chez-soi » et son environnement constituent des aspirations fortes qui trouvent toujours des possibilités d'expression.

Cette demande sociale semble suffisamment forte pour que le processus de construction pavillonnaire se poursuive malgré des tentatives et quelques succès destinés à favoriser le renouvellement de la ville sur elle-même et par là sa densification.

Le processus d'étalement engagé il y a une trentaine d'années semble donc pouvoir encore se poursuivre sous des formes assez semblables. Ce faisant, il participe de l'uniformisation des paysages et des modes de vie. Face à cela, comme nous l'esquissions précédemment, des éléments de variations marquent aussi, dans l'agglomération toulousaine, les territoires de la périurbanisation : la localisation (en particulier la distance au centre et la desserte), l'environnement, la qualité de la construction, la période d'achèvement, l'équipement des territoires, etc. Avec la densité des pavillons (la taille des parcelles) et la répartition inégalitaire des catégories socioprofessionnelles dans l'espace, cela crée des différenciations qui conduisent à parler « des » territoires périurbains plutôt que « du » périurbain toulousain.

Partant de ce double constat d'uniformité et de diversité, huit lotissements ont été étudiés. Comme le montre la carte ci-après (voir page 21), ils se situent dans les communes de Balma, Auzeville, Portet-sur-Garonne, Cugnaux, Colomiers, Aucamville et Toulouse. Leur choix s'appuie principalement sur des critères de différenciation formelle, d'ancienneté et de niveau socio-économique des occupants.

Ces lotissements se situent tous, sauf ceux de Rangueil et des Pradettes qui sont dans la commune de Toulouse, dans la première couronne de l'agglomération. Ils se trouvent donc dans des territoires où l'urbanisation est ancienne et assez largement achevée. Ce choix découle de la volonté d'observer des usages de pavillons qui ont eu le temps de s'inscrire dans la durée et qui de ce fait peuvent avoir évolué. On trouve encore dans ces lotissements des populations qui y sont installées depuis qu'ils ont été aménagés mais aussi des ménages arrivés plus récemment. Cela permet d'observer des publics différents par l'âge notamment, mais aussi parfois par leurs niveaux de revenus du fait de la valorisation, à Aucamville par exemple, ou de la dévalorisation connue par certains lotissements, comme à Portet-sur-Garonne.

On retrouve aussi dans cet échantillon des lotissements de coteaux dont ceux de Balma et d'Auzeville constituent des exemples. Reprenant une organisation classique de la division sociale de l'espace, on y rencontre plutôt des catégories plus favorisées que la moyenne, sur des parcelles assez grandes, dans un environnement plus végétalisé. Les lotissements de Cugnaux, d'Aucamville, de Colomiers et de Portet-sur-Garonne ne font pas partie de cette catégorie. Ils ne sont pas situés sur des coteaux. Ils pâtissent pour certains de leur proximité avec des paysages souvent peu appréciés. C'est le cas du lotissement du Récébédou à Portet-sur-Garonne qui voisine avec la vaste zone commerciale de la commune qui est aussi la principale à l'échelle de l'agglomération toulousaine. À Aucamville, cela découle de l'accumulation vraisemblablement peu contrôlée d'entrepôts, de voies de circulation automobile, de chemin de fer, d'un canal et de lotissement d'époques et de styles différents.

Avec ces deux groupes de lotissements, l'échantillon a donc intégré des territoires différemment marqués socialement.

Ce nécessaire reflet de la marqueterie sociale du périurbain toulousain, se retrouve aussi du fait par exemple de l'incorporation dans l'échantillon d'un lotissement de maisons individuelles appartenant au parc locatif social, comme à Colomiers. Il convient bien entendu d'être toujours extrêmement prudent avec cette question de la caractérisation sociale des territoires et notamment de ne pas ignorer que des changements peuvent l'affecter. Pour les territoires étudiés, elle n'en demeure pas moins relativement stable et c'est d'ailleurs une des caractéristiques du développement pavillonnaire en accession à la propriété que d'assurer cette stabilité.

Compte tenu de la présentation de l'agglomération toulousaine qui vient d'être faite, on peut être surpris de trouver dans l'échantillon des territoires étudiés, deux lotissements : Rangueil et les Pradettes, situés dans la commune de Toulouse. Ils n'appartiennent pas à cette nappe pavillonnaire dont nous venons de décrire les grandes lignes. Ils sont localisés dans Toulouse, certes en position plutôt excentrée, mais néanmoins même pas au contact des communes de première couronne. Pourquoi ce choix ? D'abord parce qu'avec le lotissement de Rangueil, on a affaire à un lotissement ancien, remontant à l'entre-deux guerres, qui constitue aujourd'hui un quartier de Toulouse parmi les plus côtés. C'est donc un moyen d'observer un territoire pavillonnaire et ses évolutions sur la longue durée. Ensuite parce que les Pradettes constituent un lotissement dont la principale caractéristique est de jouxter la ZUP du Mirail dont il constitue une partie de la dernière tranche. Avec l'étude de ces deux territoires, nous cherchions aussi à observer les ressemblances et les différences qui caractérisent les modes de vie en lotissement pavillonnaire selon qu'ils se situent ou non dans le périurbain.

Voici à partir de quels critères ont été choisis les lotissements sur lesquels les observations

et les enquêtes ont été conduites. Ils nous sont apparus suffisamment nombreux et différents pour assurer un travail sur une variété assez grande de formes de pavillons, de garages, de jardins et des usages dont ils sont l'objet. Ces huit lotissements constituent l'univers sur lequel s'est posé le regard qualifié après coup d'« indiscret » et dont les composantes vont être maintenant présentées.

Une posture commune a présidé à la réalisation de ce travail expérimental : aller sur le terrain, voir les lotissements, les pavillons et leurs jardins et, évidemment, échanger avec les habitants, recueillir des discours, des éléments de description de leurs pratiques, des aménagements qu'ils avaient réalisés. Point de départ des analyses des lotissements et de leurs évolutions, ce travail a pris des formes variables en fonction des lotissements et des groupes d'étudiants. Si tous ont commencé par des observations, tous n'ont pas forcément utilisé la vidéo. Certains, par exemple à Auzerville ou Portet-sur-Garonne, ont réalisé des vidéos d'approche de lotissements étudiés depuis le centre de Toulouse (Auzerville) ou à partir des abords du lotissement (Portet-sur-Garonne). D'autres ont privilégié la photographie des extérieurs, des environs, des vues depuis les pavillons des ménages rencontrés (Balma) ou des jardins et des garages (Pradettes, Colomiers). Ce premier temps a été celui des interrogations sur le regard posé sur ces lotissements et sur les gens qui les habitent.

Ce moment de l'enquête a parfois coïncidé ou a légèrement précédé la discussion avec les habitants. Celle-ci a pris la forme de la réalisation d'entretiens tels qu'on les mène en sciences sociales, c'est-à-dire avec l'appui d'un guide reprenant l'ensemble des questions que l'on se pose mais qui doivent être juste des relances pour orienter le discours de la personne interviewée. Le récit de l'installation dans le pavillon, celui des pratiques des espaces annexes, jardins et garages, quelques

mots sur les travaux réalisés et sur ceux envisagés, un point de vue sur l'environnement social autant que paysager... Voilà ce qui a constitué les orientations de ces entretiens restés très largement non directifs.

Une fois ces entretiens retranscrits, leur étude attentive et thématique a amené à mettre en évidence des thèmes récurrents, sur lesquels nous revenons dans les développements suivants. Bien entendu, cela a aussi été l'occasion de saisir ce qui faisait les spécificités de chacun des territoires étudiés mais aussi des différents regards posés sur ces territoires. Ces regards ont souvent conduit à des interrogations. Peut-on regarder sans être indiscret ? Comment articuler la curiosité, les critiques éventuelles voire une certaine ironie analytique et l'accueil généralement chaleureux qui était réservé aux étudiants ? Que dire aux gens montrant leur intérieur, que leur renvoyer de leurs univers ? Comment accepter cette indiscretion à des fins de description et d'analyse ?

Ces interrogations se sont posées, les différents groupes n'y ont pas tous répondu de la même manière. Ils ont par contre ensuite tous conduit un travail de traduction de ces phases liminaires d'imprégnation et d'analyse par la mise en œuvre d'une démarche de type avant-projet. Croquis, maquettes, animations... Réflexion, traductions matérielles d'analyses et de regards, critiques assumées, tendresses, cruautés aussi parfois. Les restitutions par lotissements qui constituent la seconde partie de ce recueil témoignent de ces phases. Elles montrent comment la projection dans un objet constitue un vecteur de poursuite de l'interrogation.

Cette démarche générale appliquée à chacun des lotissements étudiés s'est appuyée sur un postulat considérant qu'il était possible d'analyser les modes de vie périurbains en s'attachant à étudier les usages faits par les habitants de leur jardin. À travers ce parti pris, c'est plus fondamentalement les rapports

entre espace public et espace privé qui ont été interrogés. Les quelques points suivants reprennent l'essentiel des analyses proposées à l'issue de l'application de ces regards indiscrets.

Les ménages rencontrés entretiennent généralement des relations ambiguës avec la ville. S'ils désirent profiter de ses équipements, ils aspirent à ce que leur logement leur garantisse la tranquillité associée aux espaces peu densément peuplés, végétalisés que certains qualifient même de « ruraux » dans lesquels ils sont installés. Le sentiment d'appartenance au monde urbain, périurbain ou rural change d'un voisin à l'autre voire entre les membres d'un même ménage. Il semble dépendre autant du parcours résidentiel des individus que de la place du lotissement à l'échelle de l'agglomération. Ainsi, le lotissement n'apparaît pas seulement comme une forme urbaine, sans identité, mais comme le résultat de l'appropriation de diverses parcelles que chacun aménage selon son propre rapport à la ville.

Le lotissement périurbain est en fait un espace stratégique : calme, laissant une impression d'espace et de liberté individuelle, il met à distance la ville tout en permettant de profiter de ses équipements. A Balma, un ménage a déclaré avoir fait son choix car « c'était à la fois calme, dans un environnement assez champêtre, avec les petits oiseaux et qu'on est à un quart d'heure à pied du centre de Balma ». Cependant l'agglomération de ces choix conduit à une certaine forme de négation de la ville. Lorsque les plus aisés peuvent s'offrir le luxe d'avoir recours à cette stratégie résidentielle individuelle à proximité des équipements, d'autres s'en vont étendre la métropole toulousaine, tout en perdant les avantages que la ville peut leur offrir.

Si l'appel de l'espace périurbain est puissant, la ville reste plébiscitée pour la scolarisation des enfants et les soins des plus âgés.

La présence de réseaux de transports en commun rassure, même si on ne s'en sert pas. Quand le lotissement est réellement proche du métro (ce qui est rare au regard de la densité permise par la maison individuelle périurbaine) et qu'il se trouve à proximité de la ville dense, la ligne devient un véritable lien avec le centre. Cela permet aux lotissements d'entretenir une relation plus positive avec la ville, comme à Balma. Dans le lotissement des Pradettes au Mirail, la mauvaise réputation ne permet à ce lien d'exister que dans un sens. Les habitants jugent la connexion à la ville comme le principal atout de leur installation mais elle ne fonctionne que dans un sens puisque le reste de la ville rejette ce quartier : « Mes amis refusent de venir ici par peur et par ignorance [...] la discrimination à l'adresse est aussi fréquente de la part des employeurs... » Si la ville accessible mais tenue à distance est appréciée, il n'en est pas de même lors de l'apparition de nuisances ou de contraintes à proximité de son domicile (passages répétés de voitures ou de personnes inconnues). Cela crée généralement une volonté de maîtriser ce « retour de la ville » en installant des plots ou par la fermeture du lotissement. Paradoxalement, les habitants des lotissements proches du Mirail, bien que pour certains tentés par cette fermeture face à un environnement proche jugé agressif et hostile, n'ont pas encore mené ce projet à terme. La majorité juge « qu'il y a des incivilités mais pas plus qu'ailleurs » et ne souhaite donc pas se couper d'un quartier où elle a toujours vécu et qu'elle continue de fréquenter. D'autres habitants se replient par contre sur leur lotissement et souhaiteraient sa fermeture, le quartier « en difficulté » étant vécu par eux comme une menace pour leur intégrité physique et matérielle mais aussi pour leur réputation. Par ailleurs, si les ménages rencontrés disent souvent vouloir vivre comme dans un village détaché du reste de la ville, se dégage de leur propos une nuance importante. Deux visions s'y opposent :

celles d'espaces pavillonnaires « socialement amorphes » et celle de la vie villageoise. Les ménages périurbains idéalisent un esprit villageois de grande cordialité tout en voulant garder une distance protectrice, c'est ce qu'É. Charmes appelle la « cordiale ignorance » (Charmes, 2005) : « S'ils ont besoin de nous, c'est avec plaisir, mais chacun chez soi, et c'est pareil avec tous les voisins. Si on doit transporter quelqu'un, on le fait mais chacun chez soi. »

Le repli sur la cellule familiale et sur le réseau d'amis est plus fort que l'appui sur le réseau de voisinage qui ne dépasse que très rarement le stade du « petit dépannage ».

Les lotissements étudiés dans l'agglomération toulousaine sont donc habités parce qu'ils permettent une double appartenance : on y vit à la fois la ville et la campagne. L'urbanisation accélérée de Toulouse y repose cependant régulièrement la question des relations de leurs habitants avec la ville dans la diversité de ses manifestations contemporaines.

Un lotissement est un ensemble dont le bâti crée une unité, un tout particulier au sein du paysage urbain de la commune. À l'intérieur de ce tout, chaque parcelle se détache des autres formant un ensemble d'unités accolées où chaque ménage vit, derrière les séparations de son terrain.

Malgré cette fragmentation apparente, des logiques de groupes se dégagent néanmoins. Les individus dépassent leurs clôtures pour aller vers ceux qui leur ressemblent et déplacent ainsi la « frontière » construite autour de leurs parcelles pour l'ériger, fût-ce de manière symbolique, à l'échelle du lotissement. Cette forme d'expression d'un entre-soi se construit donc au-delà des séparations, haies, clôtures qui entourent chaque parcelle. On peut même se demander dans quelle mesure ces limites internes participent des dynamiques de ces groupes fermés que constituent par certains aspects les lotissements ?

Les individus, loin de s'éloigner par la clôture, s'appuient parfois sur elle pour créer du lien social. Elle peut servir d'appui physique à l'échange avec le voisin : la clôture n'est pas forcément un obstacle à l'échange avec autrui, pour peu que cet autrui soit ressemblant.

Dans la plupart des cas, ces clôtures ne sont pas là pour se protéger d'éventuels dangers physiques, leur fonction première est bel et bien de se mettre à l'écart, et d'éloigner l'autre, tout en laissant une « brèche » dans ce dispositif pour que se créent des liens avec les voisins. La dimension défensive de la clôture est, dans les cas présents, tellement superflue que les dynamiques d'appropriation et d'échange autour des clôtures dans certains lotissements ont inspiré aux étudiants des propositions de projets questionnant les relations sociales entre voisins (par exemple à Colomiers ou à Rangueil).

Ce postulat selon lequel les formes urbaines participent ainsi à la construction d'un « nous » se retrouve d'ailleurs à l'origine même de la construction d'un des quartiers étudiés. Le promoteur des Mimosas à Auzerville a développé, dans les années 70, un projet de « hameau à la française », il s'agissait de recréer un groupe humain en s'appuyant sur la forme urbaine par la réalisation de groupes de maisons au plan identique en étroite collaboration avec les propriétaires.

Ce modèle porteur d'identité exerce une forme de pression sur les habitants qui doivent faire concorder leurs espaces extérieurs avec ceux des autres : « On a voulu aussi faire comme les voisins et mettre une sorte de clôture. Au début, on avait planté une petite haie », dit une habitante.

C'est ainsi que les formes urbaines créent, voire imposent du lien : le paysage est uniforme, mais dépend pourtant d'initiatives individuelles. Sans l'existence d'un modèle rassembleur sous-jacent, comment un paysage urbain pourrait-il comporter autant de similitudes ? L'entre-soi « paysager » se

construit donc sur les volontés individuelles qui s'autorégulent pour créer une unité paysagère. Les attentes quant à l'aménagement paysager de son espace sont relues à l'aune de celles du groupe.

Un aménagement des espaces extérieurs qui différerait du modèle principal par son excentricité ou son aspect négligé exclurait immédiatement les habitants de la parcelle concernée du groupe.

Ce n'est donc pas seulement le lieu d'habitation qui fait qu'un individu appartient au groupe des voisins, mais bien aussi l'aménagement extérieur de sa parcelle.

Des différenciations intra-quartier de divers ordres apparaissent au sein de cette appartenance paysagère, liées au statut d'occupation ou à un élément fédérateur plus ponctuel. À Balma, la distinction claire entre locataire et propriétaire montre que l'appropriation des lieux via les espaces extérieurs conditionne le regard porté par le reste du quartier sur les individus. « Les locataires, en général, ils entretiennent le minimum. [...] Dans l'ensemble, ils font moins attention à l'extérieur en tout cas que les propriétaires ; ce qui est assez compréhensible parce qu'ils sont là pour un temps assez limité. »

Ces exemples illustrent la recherche d'une maîtrise de son espace d'habitation. Cette maîtrise se concrétise par l'attention accordée aux clôtures autant que par le respect d'un modèle général d'appropriation des parcelles. Ce cadre paysager commun produit de l'identification collective et ce faisant participe de la fermeture sur lui-même de l'espace du lotissement.

Cette recherche de l'entre-soi via les limites séparatives est paradoxale. À l'échelle de la ville, elle produit de la fragmentation par agrégat de parcelles clôturées ; mais à l'échelle micro, elle génère un modèle fédérateur autour duquel se nouent des relations sociales. Les clôtures, en créant des

espaces « protégés », servent à recréer des liens choisis. Elles n'établissent pas seulement des « frontières » entre les parcelles, mais aussi autour du lotissement, participant ainsi d'un processus de recherche de réassurance collective.

Les espaces extérieurs occupent une place centrale dans ces processus de mise en scène à l'échelle du lotissement. L'installation de frontières physiques, clôtures perméables, épaisses ou symboliques organise le jardin entourant généralement le pavillon et y détermine des « coins » définis à partir de leurs fonctions propres renvoyant plutôt au champ du visible ou du caché.

Les jardins situés devant les pavillons ont ainsi fréquemment une fonction vitrine ou bien sont masqués par une haie ou une clôture opaque car les habitants savent qu'ils « reflètent la personnalité des habitants et qu'un jardin désordonné veut sûrement dire que les habitants sont désordonnés ». L'entretien des espaces extérieurs est un indice d'investissement de soi pour le voisinage. Un habitant de Ranguel explique que son jardin véhicule son image aux yeux des autres : « Moi, quand je le regarde, je veux qu'il soit beau et je pense aussi [...] quand on a de la visite ou par rapport aux voisins, quand ils regardent mon jardin, je veux qu'ils aient une bonne impression ». En marquant positivement l'image des habitants d'un pavillon, les espaces extérieurs possèdent donc un rôle stratégique fondamental dans les relations de voisinage à l'échelle des lotissements. Ils servent de médiateurs entre les espaces individuels (les parcelles) et l'espace collectif (le lotissement). Espaces signifiants, les jardins sont assez souvent marqués par la présence d'objets ou de végétaux qui les inscrivent dans des processus d'uniformisation / différenciation. Ce marquage donne du sens à ces espaces à partir d'éléments qui peuvent renvoyer à l'identification psychologique de l'individu

à son lieu de vie. Ainsi à Auzeville, dans le lotissement étudié, chaque propriété est assimilée, pour certains des habitants rencontrés, à un arbre. À propos de ses voisins, une habitante a eu cette réponse :

« Par exemple, là ce sont les gens de la maison avec le portail en brique, avec l'arbre tordu ». Le jardin n'est donc pas seulement un espace fonctionnel. Il constitue aussi, lu à partir des codes de l'univers pavillonnaire, un lieu chargé de sens où les périurbains expriment certains traits de leur personnalité tout en donnant des gages à leurs voisins de leur bonne intégration des codes à l'œuvre dans leur lotissement.

Le jardin situé à l'arrière de la maison est assez souvent organisé pour servir de lieu festif. Il accueille des repas, on y fait des barbecues. Il s'y exprime des formes de socialité, renvoyant à une appartenance familiale ou amicale. Ce jardin sert ainsi de lieu où « des liens se créent à l'intérieur des petits cénacles [...] » (Maffesoli, 2000). « Salle à manger extérieure », « lieu de réception », « espace de convivialité » sont des expressions que les habitants rencontrés ont utilisées pour parler de leur jardin et en expliquer l'aménagement. Pour qu'il se prête au mieux à ces activités certains l'ont dallé, d'autres y ont bâti un bar, presque tous y ont installé un salon de jardin. Ce type d'usage du jardin fait partie des raisons principales qui ont poussé les ménages rencontrés à accéder à la propriété et / ou à aller vivre dans un pavillon, dans le périurbain. Pour citer un habitant de Balma, « Le jardin, c'est pouvoir être dehors chez moi ».

Les aménagements réalisés pour permettre les usages par les enfants des jardins situés à l'arrière des pavillons sont aussi parmi les éléments marquants. Installation de piscine, évidemment de balançoires ou de cages pour jouer au football sont des éléments souvent présents dans les jardins. Ils témoignent de la place qu'occupent les enfants dans les choix résidentiels des ménages installés dans le périurbain. Nombre des ménages rencontrés

s'y sont installés suite à la naissance de leur enfant ou à l'agrandissement de leur famille. L'accession à la propriété a souvent été pour eux le moyen le plus aisé de vivre dans un logement suffisamment grand. Elle leur a aussi permis de disposer d'un jardin dans lequel leurs enfants peuvent jouer « en sécurité ». On retrouve aussi dans les discours sur ce type d'usage du jardin, une composante importante qui renvoie aux bienfaits d'une éducation permettant un accès à la « nature » même si celle-ci se limite à quelques dizaines de mètres carrés.

Composante essentielle de l'univers pavillonnaire le jardin peut donc être décomposé selon qu'il est plus ou moins exposé ou caché, selon qu'il est aménagé pour les loisirs des enfants ou des adultes, etc. Dans les lotissements étudiés, les jardins des ménages qui ont reçu les étudiants s'organisaient souvent de manière à permettre à ces différentes dimensions de cohabiter. Leurs usages attestent cependant du caractère central des pratiques de loisirs dans l'univers pavillonnaire. Ils invitent aussi à observer avec nuance des lieux qui ne sont souvent considérés qu'à partir d'archétypes voire de caricatures (du nain de jardin à la tondeuse du dimanche matin...) Intervalle entre l'espace public de la rue et l'espace privé de la maison, le jardin (on pourrait même dire les jardins) ménage des transitions qui interrogent la fonction de seuil ou celle d'espace de réception présentes dans tous les logements.

Comme les lignes précédentes le soulignent, entre reproduction et invention, les périurbains aménagent donc leurs espaces de vie et construisent ainsi, en les bricolant, de nouveaux codes qui influencent les modes d'habiter contemporains. Ces pavillons, ces jardins, ces lotissements autant que les discours à partir desquels leurs habitants les décrivent ont servi de base de travail aux étudiants du Master 2 Pro « Villes, Habitat et Politiques d'aménagement » et de l'option

Design de l'École des beaux-arts de Toulouse pour expérimenter le croisement de leurs modalités propres de représentation du réel (Becker, 2009) et traduire cela par des propositions d'objets ou d'aménagement d'espace. ■

Fabrice Escaffre
maître de conférences
en Aménagement et Urbanisme,
co-responsable du Master 2 Pro
« Villes, Habitat, Politiques d'aménagement »,
Université Toulouse-Le Mirail / LIST-CIEU

H. S. Becker, Comment parler de la société. Artistes, écrivains, chercheurs et représentations sociales, La Découverte, 2009 ;

M. Certeau, L'invention du quotidien, tomes 1 et 2, Gallimard, 1990 ;

É. Charmes, La vie périurbaine face à la menace des gated communities, L'Harmattan, 2005 ;

M. Maffesoli, Le temps de tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés postmodernes, La Table Ronde, 2000.

Le design ou l'individu comme mesure des pratiques sociales

Au regard de l'architecture ou de l'art, le design apparaît comme une pratique récente dont l'histoire et la théorie empruntent à l'une et à l'autre. Né avec (ou de) la société industrielle, le design est, tout d'abord, identifié comme un ensemble de processus permettant la production de biens d'équipement en série. De la chaise n° 14, dite chaise Bistrot, imaginée par Thonet en 1859 au mobilier, aux espaces pensés par les acteurs Mouvement Moderne et aux divers objets d'équipement qui organisent notre vie quotidienne, jusqu'aux plus récentes expériences intégrant les techniques numériques appliquées aux matériaux de synthèse, le design et ses acteurs ont apporté la preuve d'une existence affirmée de ces pratiques et légitimé les méthodologies imaginatives leur conférant une véritable autonomie.

Du « Le laid se vend mal » de Raymond Loewy à la phrase de Ettore Sottsass « Faire du design, ce n'est pas donner forme à un produit plus ou moins stupide pour une industrie plus ou moins luxueuse. Pour moi le design est une façon de débattre de la vie », du capotage marqueté séduisant au questionnement de la société contemporaine, le design couvre un large spectre de pratiques et ne peut être considéré comme une des formes aliénantes de la société industrielle, comme se plaisent à l'affirmer certains. Le design et ses pratiques sont polymorphes et s'inscrivent naturellement dans l'expression de la pensée créatrice actuelle.

Si le design est une discipline qui a pour méthodologie de partir de l'individu pour extrapoler à l'habitation, à la ville, une discipline du quotidien qui inclut et dépasse la production industrielle des standards et des biens de consommation pour redéfinir à partir de l'espace privé les conditions d'existence de la société, alors nous sommes bien au cœur des préoccupations qui nourrissent la pédagogie

et les objectifs des enseignements du design à l'École des beaux-arts de Toulouse.

Le designer, qu'il pense les espaces que nous pratiquons ou les objets que nous utilisons dans nos activités journalières, est un acteur essentiel de la construction de la ville actuelle où se mutualisent et se croisent les compétences, les savoirs, car l'échelle de son intervention, le rapport de proximité qu'il instruit entre l'individu et son environnement le plus proche, le plus incarné, sont une garantie de « l'humanisation » des espaces vécus. Les évolutions des formes urbaines, l'émergence de pratiques individuelles ou collectives transforment le quotidien et influencent les modes de vie. L'observation sensible de ces phénomènes ouvre au designer autant de territoires à explorer, à traduire, à en imaginer les formes et les objets condensateurs des comportements. C'est de ce design que nous parlons, loin du l'industrie du luxe dans laquelle se complaisent certains designer. C'est ce territoire-là que le designer doit investir s'il veut que sa fonction sociale, sa contribution à la construction de la ville à venir soit une réalité.

L'intérêt d'un enseignement du design, c'est qu'il permet à l'étudiant d'utiliser à fin d'enquête, de récolte d'information, une large variété de médiums qui opèrent entre eux et, selon leur utilisation, comme collecte de documents sur les pratiques urbaines mais aussi comme œuvre qui décrypte et organise les arrangements spatiaux, les stratégies de détournement ou de contournement des usagers de la ville. Le dessin, la photographie, la vidéo, l'image 3D sont les outils dans l'exercice desquels les étudiants excellent. À la pratique de ces médiums, nous adjoindrons les outils habituels du designer que sont le plan, la maquette, le prototype. Dans le cadre du partenariat construit entre le Design de l'École des beaux-arts et le Master « Habitat et politique d'aménagement » de l'Université du Mirail, ces compétences sont

mises au service d'un projet commun, d'un centre de ressources auquel viennent s'agréger d'autres savoirs qui s'organisent autour de méthodologies, qui, pour être différentes, n'en sont pas moins essentielles dans leur complémentarité. L'enquête sociologique, l'objectivité des informations recueillies, les analyses qui en résultent rendent compte d'un ensemble objectivé qui mesure des faits à un moment précis de l'actualité urbaine.

A contrario, le designer se situera sur le discours du singulier, de l'unique en tant que représentation possible du multiple ou plutôt d'une multiplicité des possibles. Ce qui distingue les pratiques des étudiants du Master des étudiants de Design, c'est là qu'il se situe, c'est la notion de projet. Le projet demeure l'aboutissement de la réflexion. La recherche théorique s'articule autour du projet, le construit. Le projet ne peut faire l'économie des savoirs connexes. En théorie, le travail de l'universitaire se termine où commence le propos du designer. Mais qu'advient-il si les étudiants en Master s'approprient les médiums et les méthodologies du designer et si les étudiants de Design s'emparent des méthodes d'enquête habituellement utilisées par la sociologie ? C'est, nous le pensons, un des objectifs de notre collaboration dans le cadre du lotissement, de ce « regard indiscret » sur un élément constitutif de l'espace urbain contemporain. Cette première expérience, bien qu'imparfaite, comme toute expérience où les territoires doivent d'abord être précisés, ouvre un champ prospectif pour les uns et les autres. Ce seront autant de lieux de partage que de laboratoires qui en interrogeant la ville d'aujourd'hui tenteront de donner des réponses pour demain. ■

Manuel Valentin
architecte d'intérieur et designer d'espace,
professeur à l'École des beaux-arts de Toulouse

Ce sont les travaux conduits dans les années 1960 par l'ISU¹ qui ont fondé, en sociologie, la recherche sur l'habiter pavillonnaire. Depuis, la maison individuelle s'est largement diffusée dans la société française et a accompagné sa « moyennisation ». Les interprétations avancées pour expliquer cet engouement ne manquent pas. Ainsi, chacun aurait enfoui en lui le rêve de vivre dans une maison. Ce goût pour la maison individuelle viendrait du « fond des âges », inexorablement inscrit dans les gènes de l'humanité depuis l'abri ou la grotte préhistoriques. Il viendrait également du fond de l'inconscient : la maison reconstituerait l'enveloppe originelle dans laquelle tout individu aspirerait à se lover à nouveau. Ce désir « archaïque » serait renforcé par la nostalgie de la maison rurale solidement enracinée dans l'inconscient de générations de Français pour lesquelles les derniers paysans ne se trouvent qu'à un ou deux paliers généalogiques... Ainsi, aspirer à vivre en maison individuelle relèverait quasiment des fondements anthropologiques de l'habiter. Plus prosaïquement, si c'est, aujourd'hui encore, à en croire les sondages, l'espoir le plus largement partagé par les Français, beaucoup s'accordent à considérer que ce désir a été aussi largement alimenté par le fonctionnement du marché immobilier dont l'offre d'accession à la propriété pour les familles est essentiellement composée de maisons individuelles. Mais quoi qu'il en soit d'une interprétation psychanalytique ou plus « économique » de l'engouement pour le pavillon, un nombre de plus en plus grand de ménages vit en maison individuelle : dans l'agglomération toulousaine, c'est aujourd'hui un foyer sur deux.

Nous posons pour notre part comme hypothèse que l'univers pavillonnaire, organisé autour de la maison et de son attribut, le jardin, autorise un mode de vie qui répond à quelques-uns des traits dominants des sociétés contemporaines : l'affirmation de

l'individualité, l'aspiration à l'autonomie, la recherche d'une protection et d'une réassurance, la maîtrise de sa distance aux autres. Sa capacité d'intégration sociale et d'effacement des différences sociales – c'est en cela que réside sa force idéologique – ne doit pas cacher pour autant qu'il est un univers socialement diversifié : de la petite maison préfabriquée achetée sur catalogue à la villa d'architecte qui fait la « une » d'un magazine sur papier glacé, du pavillon inséré dans les faubourgs urbains de la métropole au pavillon isolé, implanté aux franges d'un village rural, de la maison « auto-construite » à la maison livrée « clé en mains », il y a bien des manières d'être un « pavillonnaire ».

Nous avons choisi ici de nous intéresser à l'univers des lotissements qui constitue le cadre commun d'un grand nombre de pavillonnaires. Si le monde pavillonnaire s'en trouve ainsi resserré, l'univers des lotissements n'est pas pour autant homogène ou uniforme. Bien des éléments participent à sa différenciation : la localisation et l'environnement des lotissements, la taille des lots, mais aussi l'époque, ou encore le type de maison. Mais le lotissement, quelles que soient ses caractéristiques morphologiques, offre à celui qui y habite un certain nombre de « garanties » devenues nécessaires à l'aune de la société contemporaine.

Ce que garantit avant tout le lotissement à chaque résident c'est la quasi-certitude d'un environnement social trié « à son image » : dans l'archipel que constitue désormais la ville, tout lotissement peut être considéré comme une « île » ou, pour choisir un autre registre métaphorique, un « club ». Chacun, selon son statut social, son niveau de ressources, ses préférences pour un environnement citadin, urbain ou campagnard est assuré d'en trouver un à « sa mesure » et de vivre dans un environnement social et avec un voisinage qui lui ressemblent, protégé d'une

trop grande différence ou d'une différence qui viendrait l'inquiéter ou qui supposerait de sa part un trop grand effort pour être surmonté. Cette conscience d'être à sa place, à sa « juste place », est vive dans la société des pavillonnaires : chacun sait s'il est « au niveau », « surclassé » (parce qu'un héritage ou l'opportunité d'un capital venu s'ajouter à ses ressources propres lui a permis d'entrer dans un « meilleur club »), ou plus rarement « déclassé ». Le lotissement, et donc le pavillon, puisque vivre en lotissement c'est nécessairement habiter une maison, représente l'assurance d'être « entre semblables », entre « gens de bonne compagnie » ou de « bonne fréquentation », ce qui n'implique nullement de n'avoir des relations qu'avec ses voisins. Habiter un lotissement pavillonnaire, c'est accéder à la « tranquillité sociale », c'est avoir le sentiment, sinon la certitude, de protéger sa famille des risques encourus par l'immersion dans un milieu à la composition sociale plus aléatoire, c'est pouvoir offrir à chacun de ses membres des conditions de vie propices à l'épanouissement.

Dans les années 1980, l'accession à la propriété d'une maison individuelle était inséparable de l'idée de progrès social. Elle permettait tout à la fois de se distinguer socialement, en accédant à un mode de vie qui n'était pas permis à tous, et de matérialiser une ascension sociale et professionnelle. Venant couronner une histoire et un parcours, elle en constituait une sorte d'accomplissement. Elle comportait également une forte dimension patrimoniale, impliquant l'idée de sa transmission à la génération suivante, soit pour qu'elle l'occupe, soit pour qu'elle dispose d'un capital lui permettant à son tour de s'installer. Si accéder aujourd'hui à une maison reste l'horizon du plus grand nombre, la diffusion de l'habitat pavillonnaire et de la propriété du logement dans la société française en a modifié le sens, de manière plus accentuée dans les couches supérieures

et moyennes (là où elle s'est particulièrement diffusée) que dans les strates sociales plus modestes où elle reste sans doute encore un signe de distinction sociale, dont l'acquisition requiert toujours une forte mobilisation.

— La première ligne de changement porte sur la désacralisation de la maison ou, en d'autres termes, sur sa banalisation. Elle paraît de moins en moins constituer l'aboutissement d'un itinéraire résidentiel ou devoir attester une réussite sociale. Elle témoigne surtout de la volonté de s'installer, dès que possible, dans ce qui est décrit comme une sorte de normalité sociale. Du même coup, elle est moins investie symboliquement et le rapport que ses occupants entretiennent avec elle est plus pragmatique. La capacité d'enchantement que comportait le discours sur « sa maison » cède le pas à une forme de pragmatisme. Ce processus de banalisation n'est pas sans rapport avec la croissance de la mobilité professionnelle, l'allongement et le séquençage accru du cycle de vie qui nécessitent des déménagements plus fréquents, impliquant donc des allers-retours entre maison et appartement, ou entre location et accession à la propriété. Dès lors, la dimension patrimoniale de la transmission s'amoindrit et se réduit à l'espérance d'un bon placement pour soi, une manière de « ne pas jeter par la fenêtre » l'argent du loyer et de se constituer un « capital ». Ainsi, la dimension de classement social semble s'atténuer sans toutefois disparaître totalement. Devenir propriétaire d'une maison relève désormais d'une sorte de nécessité sociale, quand il s'agit de trouver des conditions de logement adaptées à une vie familiale avec enfants. À la distinction, avec ce que cela impliquait d'exceptionnel, se substitue donc une banalisation synonyme d'insertion dans un mode de vie devenu commun. Pour autant, cette banalisation ne remet pas en cause la dimension idéologique de l'accession pavillonnaire dans la fonction qui lui est prêtée d'accomplissement d'une « plénitude

familiale ». Elle n'est pas non plus incompatible avec la recherche d'une singularité.

— Une autre ligne de changement tient à l'affaiblissement de l'opposition entre des liens forts qui caractérisaient les relations intra familiales et des liens faibles qui caractérisaient les rapports avec ce qui n'était pas la famille, dont le voisinage. Ainsi, sans que pour autant ne disparaisse la figure de la maison « foyer protecteur de la famille », ce qui organise désormais bien davantage les discours et les pratiques est le souci de la préservation à tout prix de l'autonomie personnelle. Entendons ici la liberté et la possibilité données à chacun de pouvoir régler en permanence sa distance à autrui, de pouvoir maîtriser la fréquence, l'intensité et le moment de ses relations. Cela vaut au sein du groupe familial, entre membres du couple, mais également pour chacun des enfants. Ce qu'offre la maison individuelle pour satisfaire cette aspiration à l'autonomie de chacun de ceux qui l'habite, c'est une certaine plasticité de son espace, la possibilité d'avoir son lieu, pièce ou « recoin » afin de s'isoler du groupe et de vaquer à ses occupations, de mener les activités qui lui conviennent, de choisir de se rapprocher des autres ou de s'en tenir à distance. Quelle que soit la taille de leur maison, qu'elle fasse 200 ou 90 m², tous les pavillonnaires insistent sur cette possible individualisation des espaces et de leur usage... Certes, l'appartement ne l'interdit pas, mais la surface des appartements est plus réduite, rarement extensible, la destination des pièces davantage prescrite, les mouvements de chacun y sont plus visibles ainsi que les entrées ou sorties.

Ce souci de se préserver, de n'avoir pas à subir des relations obligées vaut également pour les relations avec les voisins. En lotissement, la relative proximité physique n'oblige à rien. Le jardin sert d'espace tampon, voire peut être considéré comme un véritable « glacis » : aussi petit soit-il, il permet de mettre à distance le voisin, de choisir de l'ignorer ou au contraire

de le voir. C'est la condition nécessaire pour avoir de « bonnes relations » avec l'entourage immédiat. Dans l'univers pavillonnaire, les relations de voisinage obéissent à un code précis auquel il est difficile de déroger. Le voisin n'est pas l'ami, on ne le « fréquente » pas. Tout au plus lui rend-on des services. La tranquillité sociale que produit le respect de ce code de « bonne conduite » distingue le monde de la maison individuelle et en fait toute la valeur. Celle-ci apparaît bien comme le meilleur opérateur du bon équilibre entre distance et proximité. A contrario, en appartement, le voisin est le plus souvent décrit sur un mode intrusif. On l'entend, on ne peut l'éviter. Et pourtant s'ils commencent par insister sur cette différence, nombre de pavillonnaires finissent par reconnaître qu'un appartement peut offrir ces mêmes qualités... La seule différence tient peut-être au fait que la capacité à maîtriser sa distance au voisin apparaît comme un attribut naturel, allant de soi quand il s'agit d'un pavillon, ce qui n'est pas le cas quand il s'agit d'un immeuble où avoir de « bons » voisins (au sens où ils conviennent, sont à leur « juste » place et à la « bonne » distance) paraît tenir soit du hasard soit de la chance, ou encore d'une sorte de combat quotidien. On touche sans doute là à une dimension, sinon mythique, du moins idéologique de l'habiter pavillonnaire.

Cette « meilleure » conformation de la maison individuelle au principe d'autonomie avait déjà été largement soulignée par les travaux de l'Isu. Sans doute que depuis, l'exigence d'autonomie et de maîtrise de son environnement social s'est accrue, à hauteur de l'aspiration à des « modes de vie à la carte » au fur et à mesure que l'individuation poursuit son chemin, à hauteur également des contraintes plus fortes qui pèsent sur les individus dans l'univers du travail. Il y est devenu plus difficile de garder sa distance ou de se mettre à distance, tant l'impératif qui le caractérise est celui de l'implication.

À l'évidence, l'affirmation de l'individuation comme un principe constitutif du fonctionnement des sociétés contemporaines fait de l'univers pavillonnaire un élément de la modernité. C'est sans doute moins désormais au monde rural qu'il emprunte ses références qu'à celui de « la société des individus ».

Le travail mené conjointement par les étudiants du Master « Habitat et politiques d'aménagement » de l'Université de Toulouse-Le Mirail et les étudiants de l'option Design de l'École des beaux-arts de Toulouse s'est focalisé sur deux attributs de l'univers pavillonnaire : le jardin et la clôture. Il s'est aussi attaché à évaluer comment, dans un univers adapté au principe d'individuation où chacun dispose de son espace, mais d'un espace qui est souvent, dans un lotissement, la réplique de celui des autres (même maison, même taille de la parcelle, clôtures et portails parfois semblables), chacun essaie de se distinguer, de retrouver une individualité, par des signes qui le différencient de son voisin. C'est bien là le paradoxe de l'univers pavillonnaire : donner à chacun la possibilité de disposer d'un espace à soi au risque de l'effacement de son identité propre. Comment alors imprimer sa marque, se distinguer ? C'est à l'observation de ces signes tenus de distinction et à leur réinterprétation que se sont livrés les étudiants, non sans avoir au préalable tenté de comprendre l'univers qu'ils approchaient, sa ou ses rationalités, chacun avec ses méthodes, enquêtes et entretiens pour les étudiants en Sciences Humaines et Sociales, relevés de terrain, photographies pour ceux de l'option Design. Nul doute qu'avoir dû emprunter le prisme du regard et de l'instrumentation de l'autre dans cette coopération a permis de repérer des faits, des événements, des signaux habituellement invisibles à chacun.

Si ce travail d'enquête conjoint s'est intéressé dans un premier temps à l'ensemble de ce qui

compose l'univers pavillonnaire, l'attention qu'il a portée au jardin se justifie amplement par la place qu'il occupe dans le système pavillonnaire : qu'il atteigne quelques dizaines ou plusieurs centaines de mètres carrés, on peut dire qu'il est consubstantiel à ce mode d'habiter et constitutif du paysage pavillonnaire. S'il est de moins en moins l'espace productif qu'avaient imaginé à la fin du XIX^e siècle les promoteurs du système pavillonnaire (il devait permettre à l'ouvrier de compléter son salaire et d'éviter la fréquentation de la taverne par la possibilité qui lui était donnée de cultiver ses légumes), il répond à diverses fonctions qui peuvent coexister selon qu'il s'agit du jardin de « devant » ou du jardin de « derrière » : devant, visible depuis la rue, il peut être aménagé pour servir d'écrin à la maison qu'il met ainsi en valeur, mais il peut aussi être simplement un sas entre l'espace public et l'espace privé de la maison ; derrière, protégé du regard du passant, il peut tout aussi bien servir de dépôt qu'être la « pièce du dehors » où l'on s'installe aux beaux jours... Il remplace aussi commodément le square pour les plus jeunes des enfants qui peuvent y jouer en toute sécurité sous le regard des parents. Enfriché ou engazonné, fleuri, dessiné, paysagé, jardin d'agrément pour soi et/ou pour être vu, protégé ou exposé, il peut être tour à tour investi, entrete nu, puis laissé à l'abandon, avant de finir recouvert de gravillons ou bétonné, quand la lassitude l'emporte sur les joies de la tonte et du jardinage. Il permet en tout cas à des urbains qui vivent dans un univers de plus en plus artificialisé de retrouver un contact individualisé avec la « nature », fût-ce une nature parfaitement domestiquée. S'ils en ont compris les usages, les étudiants se sont employés à en pousser certains des traits jusqu'à la caricature, ou encore à le déconstruire pour recomposer autrement le paysage du lotissement.

Confrontés à l'uniformité d'un paysage en rupture avec l'affirmation de l'irréductibilité

de la spécificité de l'individu, les étudiants se sont également attachés à réintroduire de quoi différencier chaque maison, chaque parcelle, de quoi leur donner une personnalité, de quoi leur permettre d'être identifiée, repérée, nommée, attribuée aussi à ses occupants qui retrouveraient par là même un peu d'identité personnelle : ainsi de ce lotissement où chaque maison est désignée par l'arbre ou un des arbres abrité(s) qu'elle héberge et dont l'histoire s'entremêle avec celle de ses occupants. Ainsi de la clôture, portail et portillon soumis dans nombre de lotissements à des règles contraignantes, mais qui sont aussi des attributs par lesquels les habitants essaient de retrouver de la singularité. Comment, sans déroger aux obligations d'unicité de matériau et de hauteur, inventer des dispositifs originaux qui permettent à chacun d'imprimer sa marque ?

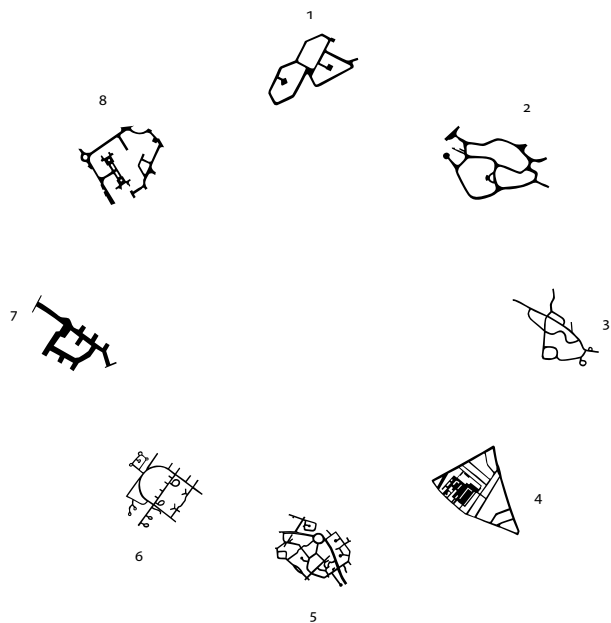
A contrario, l'esprit de ce travail a également consisté à transgresser un des codes constitutifs de l'univers pavillonnaire, celui de l'individuation, en introduisant par exemple, là où, d'une parcelle à l'autre, sont répliquées les mêmes piscines, balançoires... un parcours d'eau qui ferait le tour du lotissement en fond de chaque parcelle. Que changerait l'introduction de cette sorte de « douve d'eau » collective dans les pratiques et des usages ? Que produirait dans cet univers l'intrusion d'une sorte d'équipement collectif ? Dans le même esprit de transgression, le travail s'est également intéressé à la clôture, en ce qu'elle marque l'espace, le borne, l'individualise et le privatise pour la détourner de son usage premier. Et si la clôture devenait non plus la ligne qui sépare, mais le trait qui relie à l'autre, le support de l'échange et de l'interaction, l'univers pavillonnaire en serait-il bouleversé ou tout simplement ne rendrait-on pas ainsi plus visibles des usages discrets, voire secrets ? Ne peut-on inverser le regard et faire de la clôture, par des aménagements appropriés, non plus un séparateur mais l'opérateur de ces microéchanges sociaux

qui font la saveur du quotidien. Ainsi de ces dispositifs de jeu installés de part et d'autre de la clôture, mais dont l'usage appelle la collaboration du voisin. Ainsi de la clôture sur rue contenant table et chaises amovibles qui peuvent se déployer sur le trottoir pour plus confortablement abriter la discussion avec le passant dont on cherche le regard pour engager la conversation ou avec le facteur que l'on guette de son pavillon, car les habitants des lotissements sont avant tout des êtres sociaux.

Ce qu'il faut retenir de ce travail, c'est qu'il invite à une promenade au sein d'un univers dont le paysage nous est tout à la fois familier et étranger : s'il défile sur l'écran de nos véhicules, bien peu d'entre nous y pénètrent. Les lotissements sont faits pour qu'on n'y entre pas sauf bien sûr à y habiter. Ils ne se visitent pas, pas plus qu'ils ne se traversent. Les étudiants y sont eux entrés, avec l'empathie qu'il faut pour ne pas porter d'emblée un jugement (alors que bien des discours savants ou professionnels le disqualifient avec vigueur), mais avec la distance nécessaire pour mieux l'appréhender et le comprendre. Non sans humour parfois, ils en ont grossi certains traits, en ont détourné d'autres. Mais, au total, « l'effet de loupe » ainsi produit permet de mieux lire un univers qui reste celui de la vie quotidienne de nombre de ménages et familles qui ne semblent pas prêts à y renoncer. ■

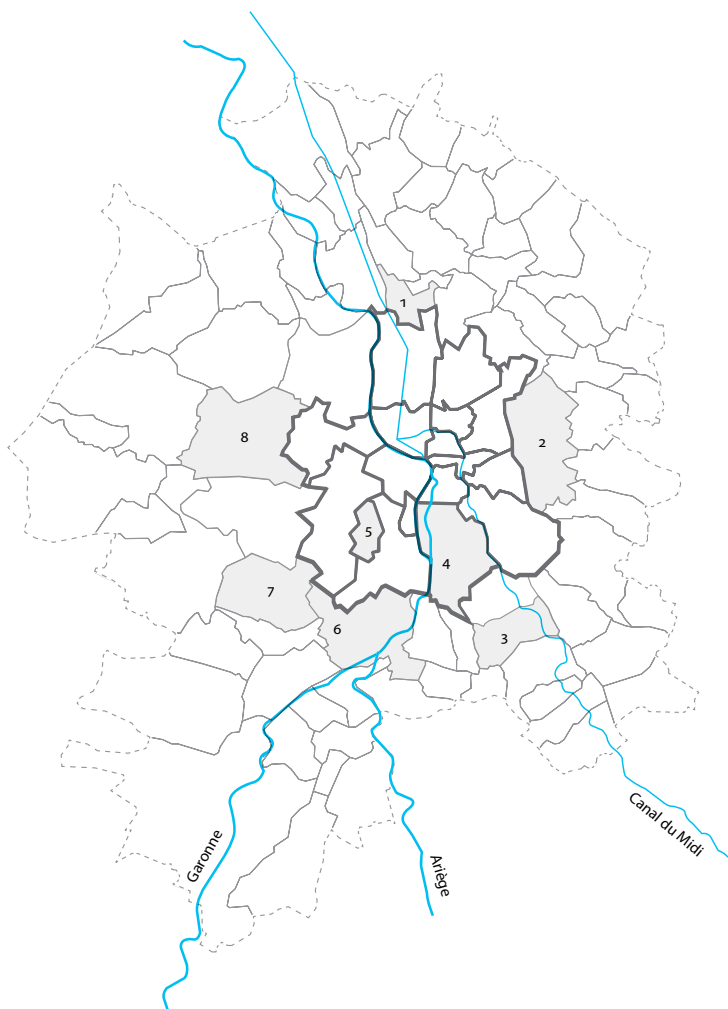
Marie-Christine Jaillet
directrice de recherche au CNRS,
directrice du LISST-CIEU,
responsable avec F. ESCAFFRE du Master 2 Pro
« Villes, Habitat, Politiques d'aménagement »

¹ N. Haumont, H. Raymond, M.G. Dezes, A. Haumont,
L'habitat pavillonnaire, Paris, L'Harmattan,
collection « Habitat et Société », réédition 2001, 115 pages;
N. Haumont, Les pavillonnaires, Paris, L'Harmattan, collection
« Habitat et Sociétés », réédition 2001, 120 pages.



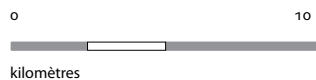
Plans de masse des lieux étudiés

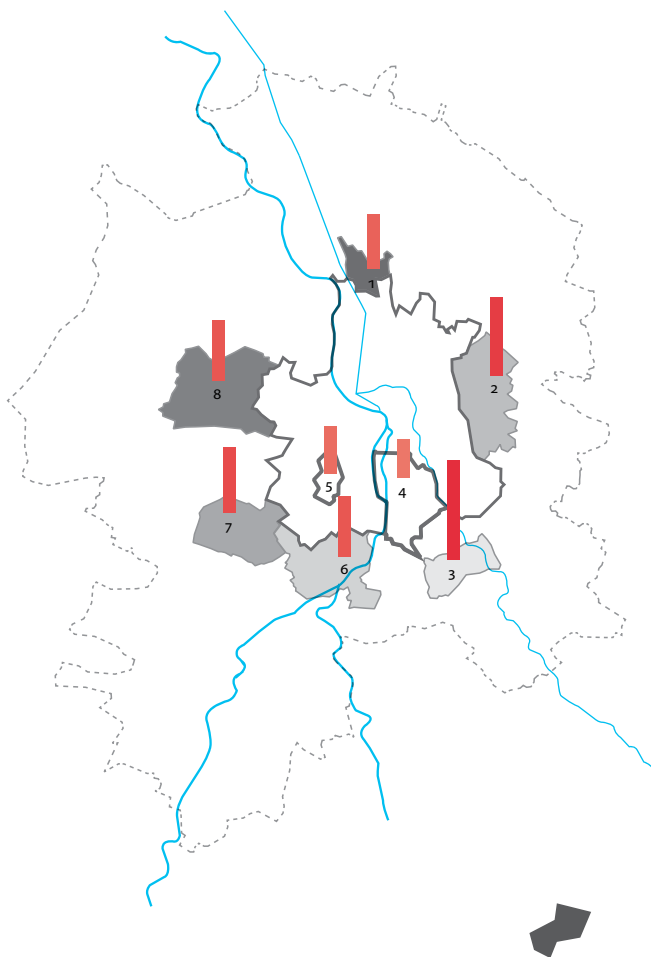
- 1 : Aucamville
- 2 : Balma
- 3 : Auzeville-Tolosane
- 4 : Toulouse, Rangueil
- 5 : Toulouse, Les Pradettes
- 6 : Portet-Sur-Garonne
- 7 : Cugnaux
- 8 : Colomiers



Localisation des huit quartiers
ou communes présentés dans le projet

--- limites de la métropole toulousaine
— limites de la commune de Toulouse



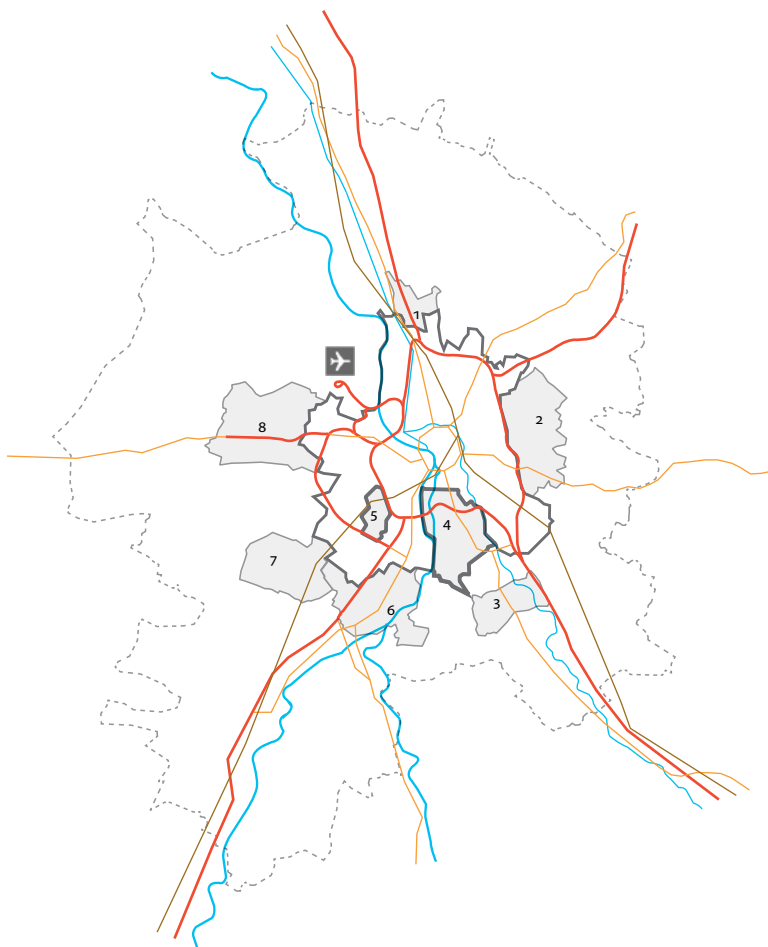


densité de population
(hab./ km²), 1999

revenu moyen
(€/ hab.), 2005

Données

1: Aucamville	1 397	25 815
2: Balma	720	34 878
3: Auzeville-Tolosane	331	48 869
4: Toulouse, Rangueil	3 000	18 851
5: Toulouse, Les Pradettes	2 500	24 519
6: Portet-sur-Garonne	539	27 168
7: Cugnaux	999	29 204
8: Colomiers	1 370	27 180



Réseaux de communication


- autoroutes
- routes nationales
- voies ferrées

0 10
kilomètres

Les pages qui suivent présentent les études réalisées par les huit groupes d'étudiants, leurs enquêtes, leurs propositions, pour que se poursuive la réflexion.





An aerial photograph of a single-story house with a red tiled roof. The house has a light-colored exterior and a large arched driveway. A white car is parked in the driveway. The house is surrounded by a green lawn and a concrete walkway. A white outline of a house is overlaid on the bottom right of the image.

Aucamville

« [...] Derrière on ne nous voit pas et devant on nous voit. Alors devant c'est fleurs et derrière, c'est un peu... mais j'ai fait un coin potager. »
(H, 48 ans, mécanicien)

« En plus avec les cyprès je peux bronzer et tout et il n'y a personne qui me voit. A part, il y a un voisin mais il travaille la nuit et dort le jour. Et je suis libre de bronzer en maillot tranquille. » (F, 48 ans, agent hospitalier)

« Oui devant je mets des arbustes pas très hauts pour que l'on puisse voir et ne pas empêcher la visibilité. [...] Le jardin de devant, on y passe mais celui de l'arrière on y vit. »
(F, 50 ans, attachée de direction)

« De plus, notre terrain est en contre-haut, donc les gens qui passent sur le trottoir ne nous voient pas donc on n'est pas obligé de monter un mur trop haut. » (F, 50 ans, attachée de direction)

« J'ai deux voisins qui m'entourent et les clôtures ne sont pas très hautes, on peut discuter à travers, notamment le week-end. »
(F, 50 ans, attachée de direction)

« On n'y vit pas dans cette partie-là, c'est une partie un peu d'exposition. » (H, 39 ans, directeur d'usine)

« La haie de thuyas au fond, elle nous permet de ne pas être au milieu du bosquet, comme y a pas mal de personnes qui passent pour promener leurs chiens, voilà, au moins, on est chez nous. » (H, 39 ans, directeur d'usine)

« L'arrière car on en profite plus, mais c'est vrai que devant dès qu'on est en train de jardiner on voit les voisins et on papote, c'est l'aspect convivial du jardin de devant qui peut être sympathique. » (H, 39 ans, directeur d'usine)











Balma



« Le jardin anglais, vous laissez des friches et vous taillez à l'intérieur des allées, ça aussi j'aurais bien aimé l'aménager avec des petits massifs, avec des plantes, etc. Mais là aussi j'ai peur qu'on dise : il entretient pas son jardin. »
(H, 60 ans, colonel en retraite)

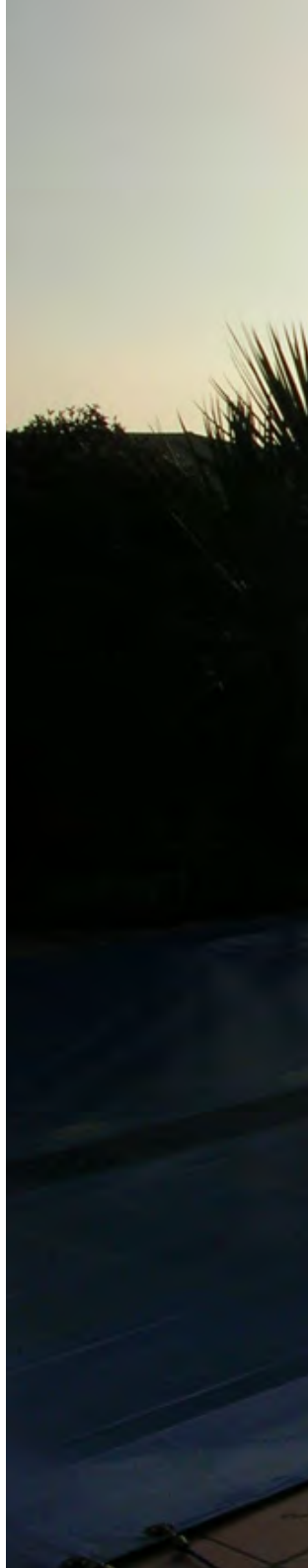
« C'est que c'est un peu la ville à la campagne. C'est justement ça qui m'a plu à Balma, c'est que nous sommes quand même des urbains. »
(H, 70 ans, retraité du bâtiment)

« Déjà y mettre un ou deux arbres fruitiers : abricotier, fraisier. Ensuite, créer quelques massifs avec de la rocaille, avec des poteries cassées, etc. Sur l'avant, l'aménager avec des essences d'arbustes différents pour avoir une couleur qui soigne notamment en hiver : du jaune, du rouge, du vert, également un massif là-bas. » (H, 60 ans, colonel en retraite)

« Pour les avantages d'habiter à Balma, mon épouse est à 5 minutes de son boulot en véhicule et puis mon fils qui est au lycée à Saint-Sernin, en 20-25 minutes il est au lycée et ça aussi c'est un vrai avantage. À pied, métro, bus, pour ça c'est chouette. »
(H, 60 ans, colonel en retraite)

« On a donc fait le choix d'ici. C'est proche de la ville. On n'en a pas tout à fait les inconvénients. » (F, 65 ans, retraitée de la maroquinerie)

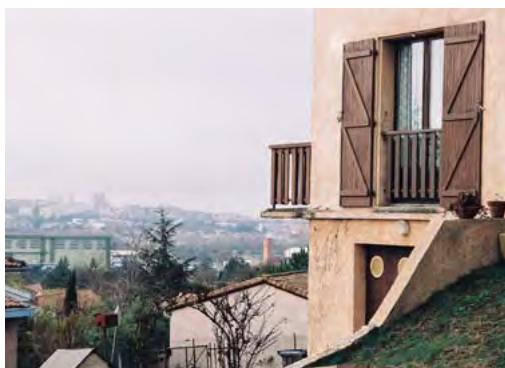
« Voilà, c'est ça, re-paysager, entretenir... »
(H, 62 ans, retraité, ancien adjoint à l'urbanisme de Balma)







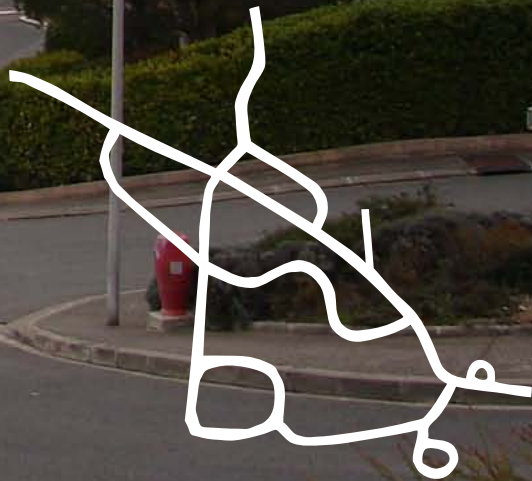








Auzeville-Tolosane



« On a acheté la maison pour le jardin, parce que la maison en elle-même, elle n'a aucun charme. [...] Mais le jardin ! » (F, 53 ans, au foyer)

« La caractéristique, c'est qu'il y a beaucoup d'arbres. C'est ça qui fait le charme du lotissement. Sinon, ce sont des maisons toutes simples, toutes pareilles. Mais, il y a les arbres ! » (F, 53 ans, au foyer)

« Nous avons un gros cerisier, nous en avons replanté un autre mais enfin c'est tellement long à pousser que ça n'en vaut pas la peine. » (F, 82 ans, retraitée de l'administration)

« Ma maison c'est ça : pas de barrière et un gros arbre. Moi, c'est surtout le pin parasol, avec les grosses branches et les petits écureuils. Voilà. Ce pin parasol, je l'aime beaucoup, il cache la maison. Tout le monde me dit qu'il est beau. » (F, 70 ans, enseignante retraitée)

« Nous, nous avons là devant le garage un cerisier en fleurs et un pommier en fleurs au printemps, alors c'était merveilleux. Les gens s'arrêtaient pour me demander ce que c'était. » (F, 82 ans, retraitée de l'administration)

« Chaque maison ressemble un peu à son propriétaire. Et finalement on l'oublie, que ce sont les mêmes maisons. Ça on l'oublie parce que nous on a un pin parasol, et les autres ont un cèdre... et voilà ! » (F, 53 ans, au foyer)















6



Toulouse, Rnagueil



« On trouve ça très agréable d'avoir la rocade, même la gare Saint-Agne. Le canal est très intéressant parce qu'on y fait du vélo le dimanche, c'est très sympa. On n'a pas besoin de mettre le vélo sur la voiture. Vraiment en été c'est extraordinaire, on va pique-niquer. Et puis la proximité du centre-ville. En bus on y était en 20 minutes maintenant on y est en 10 minutes. Moi le quartier me convient bien. »
(F, 45 ans, infirmière)

« Parce que c'est important pour moi, j'aime bien quand les gens passent qu'ils trouvent mon jardin bien entretenu, je fais en sorte qu'il soit agréable à regarder... Et puis pour les voisins aussi c'est important, c'est plus sympa pour eux d'avoir vue sur un jardin bien entretenu plutôt qu'un terrain laissé à l'abandon... » (H, 70 ans, retraité de l'administration)

« Non, puis le quartier était sympa. Tout le monde se connaît, c'est un petit village. »
(F, 45 ans, infirmière)

« Alors il y a deux choses. Première chose, je trouve que le quartier est plus animé, c'est plus sympa. [...] Après le quartier je le trouve plus dynamique, plus vivant qu'avant. »
(H, 70 ans, retraité de l'administration)

« Avant on avait des haies comme tout le monde. Puis on a refait la façade il y a deux mois et on a enlevé ces haies pour mettre des tôles, mais c'est quand même ajouré parce que je voulais voir, j'aime bien quand je suis dehors discuter avec les voisins quand ils passent sur le trottoir. Mais d'un autre côté, comme on mange là, ne rien mettre du tout c'était complètement manquer d'intimité, donc on a fait un choix à mi-chemin entre les deux. »
(F, 75 ans, enseignante retraitée)



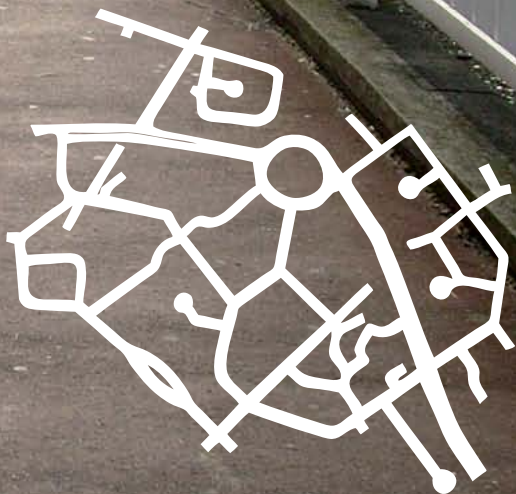








Toulouse, Les Pradettes.



« On se respecte, on se fait la bise, et puis c'est tout ! C'est dommage qu'on ne nous prenne pas pour exemple, vous voyez ! ». (H, 80 ans, retraité de l'équipement)

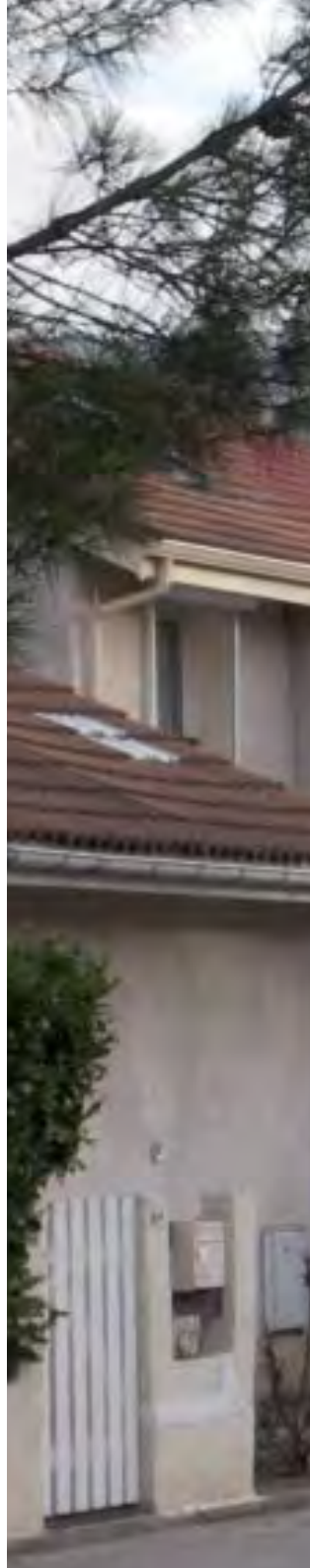
« Alors voilà, moi, je pense que les quartiers, au lieu d'avoir des tas de police, si les parents faisaient plus pour les petits et les voisins (pas seulement les parents), on finirait par faire beaucoup d'îles comme la nôtre ! »
(H, 80 ans, retraité de l'équipement)

« Et c'est un peu chiant parce que je connais tout le monde dans le quartier. Donc par exemple, j'ai beaucoup de mal à avoir une vie privée. Tout le monde connaît ma vie. Tous les gens qui rentrent chez moi. Le lendemain, tout le quartier est au courant. » (F, 45 ans, infirmière à domicile dans le quartier du Mirail)

« Ici, c'est un quartier enfermant. [...] Franchement maintenant, je suis une mirailleuse. Je pense comme eux. »
(F, 45 ans, infirmière à domicile dans le quartier du Mirail)

« Il y a des projets de fermer le cheminement. Ça a été décidé au syndic pour cause de dégradations. Pour l'insécurité, alors qu'il ne se passe rien. Ils veulent s'enfermer encore. »
(F, 55 ans retraitée)

« Oui, ils s'inventent des choses parce qu'ils sont en face du Mirail, à cause de la télé, du droit de savoir et tout ça. » (F, 55 ans, retraitée)







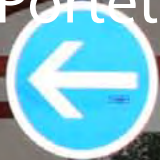


Car



refou

Portet-Sur-Garonne



« On ne sait plus trop à qui on est connecté, on n'est pas connecté au reste de la ville, et de Toulouse. » (F, 30 ans, employée)

« Il y avait un passage qui reliait la Reynerie au Récébédou, ça évitait de prendre la route d'Espagne, on passait derrière Boulanger, et on venait directement ici. Ils l'ont fermé parce que c'était un espèce de... ils s'enfuyaient par là quoi. » (H, 45 ans postier)

« J'entends des personnes âgées dire :
" Je ne sais pas, je ne sors pas de chez moi "
et d'autres au contraire qui avaient l'air de connaître tout le monde. » (F, 30 ans, employée)

« On ne connaît pas le nom des personnes. »
(F, 76 ans, retraitée)

« Ceux d'à côté nickel, c'est des petits vieux, ils plantent des tomates et tout, ils font leur jardins nickel, les autres moins, il y a moins d'échanges, et leurs jardins, on voit rien, donc ça réduit les échanges. » (F, 21 ans, étudiante)

« Je me suis fait un jardin au fond. Je me suis fait un petit potager. » (H, 45 ans, postier)

« Moi j'adore les fleurs, mais justement je m'en occupe toute seule, et à un moment, j'en ai eu ma claque de m'en occuper. Au début, on était super motivé, avec toute la famille, pour faire un jardin super, mais là, tous le monde s'en fout maintenant. » (F, 21 ans, étudiante)



Quartier RECEBEDOU

Commerces-Services

 Centre Médico-Social

MAISON DES ASSOCIATIONS
MUSÉE DE LA MÉMOIRE

de du Récébédou

KEBA'B
CENTRE COMMERCIAL
RECEBEDOU
#FORMULE: 4.50€
TEL: 03.99.99.00 →













Cugnaux

« Moi j'ai la parcelle la plus petite. [...] 160 m² au sol. À peu près 40 m² pour la maison. [...] Je fais une extension donc il restera pas grand-chose. » (H, 68 ans, retraité du bâtiment)

« On s'est rendu compte que c'est tout à fait gérable quand les voisins sont sympas. [...] Dans ces conditions-là, nous ça ne crée aucun souci. C'est limite pratique. » (H, 68 ans, retraité du bâtiment)

« C'est le mode de vie qui fait que les gens n'ont pas le temps. Et les logements sont organisés de cette manière. » (F, 52 ans, agent hospitalier)

« On a des contacts tout à fait cordiaux avec nos voisins. On est de la même génération. Ils ont trois enfants dont une qui va bientôt avoir un an aussi, l'aîné est au CP et le petit garçon qui est entre les deux est dans la même école que ma fille. On ne peut pas dire que l'on soit amis, parce que l'on n'a pas tout à fait la même façon de vivre, mais par contre c'est tout à fait cordial. » (F, 35 ans, au foyer)

« On a des relations avec nos voisins surtout en été. Ils ont le même âge que nous et puis ils ont des enfants, alors forcément. On s'entend bien, on s'invite pour boire l'apéritif, nos enfants jouent ensemble. » (F, 35 ans, au foyer)

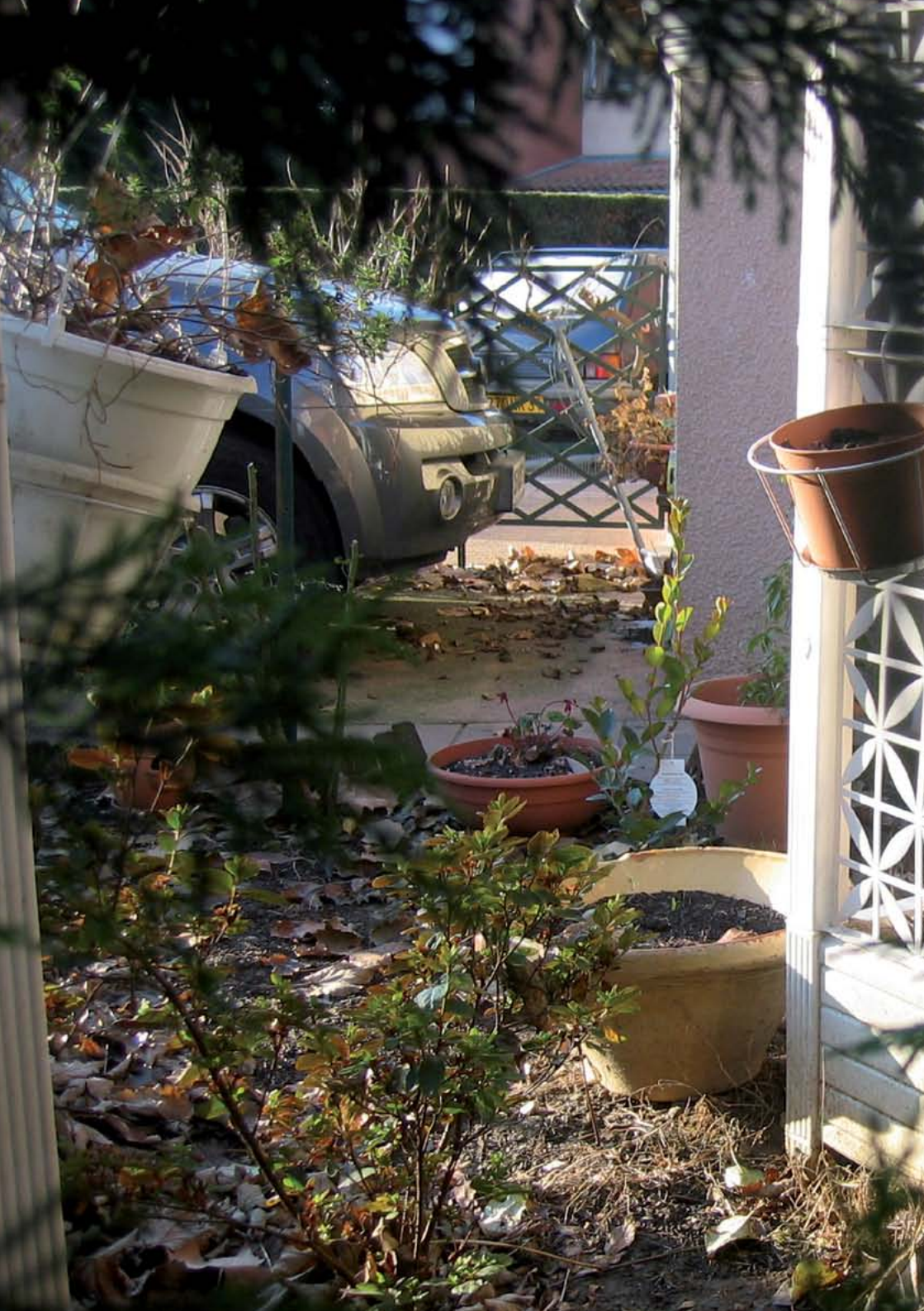
« Ce qui relie le quartier, c'est quand il fait beau. Quand on est tous dehors. C'est là où on voit le plus les voisins. » (H, 42 ans, employé de bureau)













Colomiers



« Au début on nous avait proposé des maisons. Moi je cherchais une maison type mitoyenne, pourquoi, parce que pour les enfants pour commencer, pour qu'ils aient un endroit où ils puissent courir et être en toute sécurité. » (H, 39 ans, responsable sécurité d'un groupe de sécurité)

« Je vais mettre une table de jardin, des chaises, une balançoire, une cabane pour les enfants. Le jardin c'est important, quand on aura de l'intimité. » (F, 38 ans, auxiliaire de vie, en congé de maternité)

« Là on pense agrandir la terrasse et faire une piscine pour les enfants. » (H, 39 ans, responsable sécurité d'un groupe de sécurité)

« Dans l'ensemble le voisinage est très sympa, il y a beaucoup d'enfants, c'est bien parce que les gosses qui jouent dehors, ils laissent le vélo dehors, il n'y a jamais eu de vol. Les gens qui entrent en voiture sont très prudents car il y a beaucoup de gamins... Le lotissement est sympa, très agréable, ça ne fait pas trop lotissement HLM, ça fait un peu quartier comme c'est fermé... » (H, 39 ans, responsable sécurité d'un groupe de sécurité)

« Le lotissement correspond à ce que l'on recherchait, un lotissement intime comme une sorte de résidence fermée où tout le monde se connaît, ce n'est pas comme les maisons alignées. Vous vous mettez devant la porte, il y a deux, trois parents dehors, vous vous voyez, il y a une sorte de convivialité, comme des amis qui se sont donné rendez-vous. » (F, 38 ans, auxiliaire de vie, en congé de maternité)









© Les étudiants et les auteurs

Conception graphique : Benjamin Renaud

Ce livre a été composé en Avenir LT Std,

à l'atelier design graphique & typographie

de l'École supérieure des beaux-arts de Toulouse.

Remerciements : Lucie Hourdequin, François Chastanet



MAIRIE DE  **TOULOUSE**
www.toulouse.fr



École supérieure des beaux-arts

Direction : Michel Métayer

Toulouse 2010

ISBN : 978-2-35699-020-4

EAN : 978 235 699 0204

